

L'ambivalence de l'argent

Bruno OPPETIT

Professeur à l'Université de Paris II (Panthéon-Assas)

RÉSUMÉ. – L'argent suscite une double interrogation : — que représente-t-il ? Quelle est sa signification ? Traduit-il une réalité ou une pure création de l'esprit humain ? — comment est-il représenté dans les différents courants de la pensée ? Bénéficie-t-il d'une légitimité ?

Entendu dans une acception large et pas exclusivement monétaire (capital, fonds, fortune, numéraire, pécule, ressource, richesse), le terme suscite une double interrogation :

- QUE *représente l'argent* ? D'où tire-t-il son existence en tant que concept ? Qu'a-t-il vocation à traduire ? Quelle est sa signification ?

- COMMENT *représente-t-on l'argent* ? Quels caractères lui attribue-t-on ? Comment les différents courants de la pensée (spécialement les disciplines normatives) l'appréhendent-ils ? Il s'agit en quelque sorte d'une recherche au deuxième degré : quelle est la représentation de la représentation ?

Aussi cette présentation générale du sujet comportera-t-elle deux axes :

- l'argent comme représentation ;
- la représentation de l'argent.

I. – L'ARGENT COMME REPRÉSENTATION

Considéré comme instrument, moyen de représentation, l'argent soulève un débat essentiel quant à sa nature et son origine :

- doit-on le ranger parmi les *réalités* du monde sensible ? n'est-il que la description ou la traduction, au même titre que les appellations du monde minéral, végétal ou animal, d'une donnée immédiatement perceptible par les sens et relevant d'un simple jugement d'existence ?

- convient-il au contraire d'y voir une *fiction*, une pure création de l'esprit humain, appartenant à l'univers de la logique ou de l'imaginaire, relevant du concept ou du mythe ?

A priori, rien n'apparaît plus concret que le phénomène représenté par l'argent, comme l'atteste la richesse de vocabulaire par laquelle le parler populaire l'évoque (frouse, fric, galette, oseille, jonc, blé, grisbi, pèse, pognon, picailons, ronds, trèfle, etc.), qu'il s'agisse de sa corporalité matérielle ou de son expression monétaire ou financière. Mais aussitôt se présente l'autre terme de l'alternative : l'argent ne serait qu'une fiction, c'est-à-dire le résultat d'une invention humaine, le produit d'une convention, au même titre que le langage, car nulle part dans la nature ne figure une substance dont la qualité intrinsèque serait d'étalonner les valeurs et de permettre les échanges : aucun prix n'est attaché par lui-même aux éléments constitutifs de telle pierre ou tel métal ; si on les juge précieux, s'ils déterminent la valeur d'autres biens, c'est que cet ordre de valeur procède d'une décision sociale, quand bien même celle-ci n'aurait jamais été délibérée ou même échapperait à toute mise en œuvre consciente : la valeur exprimée par l'argent et attribuée à telle chose ou à tel bien, la représentation, donc, qu'il en donne, puiserait ses origines et sa nature dans l'imaginaire ou la construction intellectuelle ; « l'argent n'est ni d'abord ni essentiellement une réalité économique :... Il est engendré à l'intérieur d'une genèse prenant sa source dans une réalité d'un autre ordre, hétérogène à l'économie et antérieure à elle ; c'est parce qu'il y a une genèse transcendantale (c'est-à-dire créatrice) de l'argent que la compréhension de *ce qu'est l'argent* renvoie à cette genèse, implique la question en retour à la source non économique d'où procède l'argent »¹.

Chacune de ces thèses a été illustrée par des auteurs célèbres.

1. *La thèse de l'irréalité de principe, de l'idéalité, de l'abstraction de l'argent* a été soutenue avec passion par *Marx*. Pour lui, l'argent apparaît comme la forme pure de la valeur d'échange : de la fonction qu'il remplit dans la sphère économique il tire l'ensemble de ses caractères et sa nature : une objectivité idéale. C'est l'abstraction de l'argent, son indifférence au corps matériel de la marchandise, qui lui permet d'apparaître aussi bien sous la forme du bien lui-même que sous sa forme pure d'argent et qui autorise par là même l'échangeabilité. Cette nature de l'argent met en pleine lumière la contradiction de l'économie marchande : l'abstraction de l'argent lui permet de s'incorporer dans n'importe quelle marchandise sous la forme de la valeur de celle-ci et de rendre ainsi possible son échange, mais cette même abstraction fait aussi de l'argent une réalité extérieure à la marchandise et que celle-ci doit affronter : « l'échangeabilité de la marchandise, qui lui était intérieure en tant que sa valeur, lui devient extérieure en tant que l'argent ».

L'abstraction de l'argent, sa vocation à se détacher du corps matériel de la marchandise et à exister pour soi, lui ouvre-t-elle une existence autonome, régie par ses lois propres, assurée d'une efficacité et d'un devenir propres ? Non, pour *Marx*, qui a vivement contesté l'autonomie de l'argent : « idéalité pure, irréalité pure, l'argent ne subsiste que fondé sur une réalité d'un autre ordre qui le crée constamment et sans laquelle il disparaît » ; « la réalité hors de laquelle la réalité économique n'a pas de réalité c'est la vie » ; on ne saurait imputer à l'argent une efficacité par lui-même : lorsqu'il semble faire quelque chose, ce n'est jamais lui en réalité qui le fait, et il faut chaque fois conver-

¹ M. Henry, « Penser philosophiquement l'argent », in *Comment penser l'argent*, Le Monde Éditions, Paris, 1992, textes réunis et présentés par Roger-Pol Droit, p. 73 et s.

tir l'argent en la force de la vie : « loin d'être autonome, le capital est constamment investi ».

2. L'analyse de l'argent par *Georg Simmel*² s'oppose point pour point à celle de Marx. Pour lui, l'argent correspond à la réalité la plus neutre qui soit : c'est un instrument totalement indépendant de ce qu'il sert à évaluer. Seul l'échange est de nature à instaurer une certaine estimation objective de la réalité : hors l'échange, l'évaluation des choses demeure purement subjective. Par rapport à des formes d'appropriation et de cession, telles que le vol et le don, qui ne procèdent que d'impulsions subjectives, seul l'échange, qui passe par l'argent, qui repose sur l'estimation objective, est en mesure de déterminer une relation équilibrée et juste entre deux partenaires. À ce titre, l'argent s'inscrit dans la modernité : il symbolise la tendance moderne à réduire le qualitatif à un ensemble de facteurs quantifiables et à rendre les comportements humains plus objectifs ; il fait partie de la vie humaine, et désigne un universel social.

Aujourd'hui, convient-il de considérer ces analyses, qui ont en commun la référence de l'argent à la vie, comme dépassées ? On serait tenté de répondre par l'affirmative. En effet, l'homme se trouve progressivement exclu du processus de production des valeurs d'usage. La domination de la technique et de la machine, l'informatisation généralisée de la société, l'épanouissement d'une économie de spéculation, la dématérialisation des produits dits dérivés sur les marchés financiers, déconnectés des biens qu'ils sont censés représenter et la montée de l'économie virtuelle, tout cela concourt à accuser un certain déclin de l'argent, car comment fonder une production tendanciellement croissante de valeurs d'usage sur une valeur d'échange en voie de disparition ? En vérité, le système de l'argent n'a jamais été si présent dans le monde actuel : simplement, sa fonction de représentation a pris d'autres formes.

II. — LA REPRÉSENTATION DE L'ARGENT

Lorsque l'on s'attache à brosser un tableau des représentations auxquelles a pu donner lieu l'argent dans les multiples secteurs de la pensée ou de l'expression, on est immédiatement frappé par l'énorme disproportion entre, d'un côté, la place prépondérante de l'argent dans l'ensemble des activités humaines, et singulièrement dans les sociétés actuelles, l'expansionnisme de la notion, présente dans la vie sociale, l'économie, la technique, l'art, la politique, l'éthique, les religions, la justice, le pouvoir, et, par ailleurs, la bibliographie somme toute très limitée qu'a suscitée un tel sujet : à quoi tient le nombre très faible des recherches portant sur une notion aussi essentielle, au cœur des préoccupations des sociétés et des individus depuis que, sortis du primitivisme et du communautarisme, ils se sont engagés dans la voie de l'économie marchande ? Certes, la question de l'argent n'est pas absente de la thématique littéraire, philosophique, morale, juridique, artistique ou autre ; mais l'importance qu'elle lui accorde est sans commune mesure avec celle qu'elle devrait avoir eu égard au rôle de l'argent dans les comportements individuels et collectifs.

² *Philosophie de l'argent*, trad. fr. PUF, 1987.

Hasardons une explication de ce décalage qui s'est instauré entre la réalité et le rayonnement du phénomène et, à l'opposé, l'insuffisance de sa représentation. De tout temps, la simple évocation de l'argent, même dépourvue de toute intention de glorification, semble avoir nourri aussi bien au sein des institutions économiques, politiques ou religieuses que chez les individus ou même dans le monde intellectuel ou artistique une certaine gêne, un sourd malaise, voire une hostilité ouverte, comme s'il s'agissait d'un ressort, fondamental certes, mais peu honorable et en tout cas voué à demeurer dans l'ombre des sociétés humaines. Le malheureux Fouquet paya cher son luxe ostentatoire ! Le fameux « Enrichissez-vous ! » n'a pas servi, pour la postérité, l'image d'un des plus brillants intellectuels et hommes d'État de son temps. G. Bernanos avait été frappé de cette contradiction : « ce qui devrait nous remplir d'étonnement, écrivait-il dans *Les grands cimetières sous la lune*, c'est que même en ce monde qui lui appartient l'argent semble toujours avoir honte de lui-même »³. De même aujourd'hui, époque d'argent-roi, et même « d'argent fou »⁴, si l'on en croit un expert, où l'argent apparaît comme la valeur suprême, il est symptomatique que soit simultanément poussé dans un livre à succès⁵ un cri de colère contre une civilisation où les intérêts économiques s'exercent aux dépens des êtres humains. Et on ne saurait manquer d'évoquer le propos tombé ces dernières années de la bouche la plus auguste de la République, au ton proprement prophétique, qui désigne « le véritable adversaire, le seul... Cet argent qui tue, qui achète, qui ruine, qui pourrait jusqu'à la conscience des hommes »...

C'est sans doute cette ambivalence de l'argent dans la conscience collective qui a conduit les grandes disciplines de la pensée à ne traiter de l'argent qu'implicitement, indirectement ou par prétérition, beaucoup plus rarement à l'aborder de front ; et, quand le sujet affleure, il est presque toujours envisagé en termes de *légitimité* et au travers d'un *jugement moral*.

1. *La littérature* ne propose pas à proprement parler une théorie articulée de l'argent, de sa nature, de son rôle : mais elle donne à penser.

L'argent se présente, dès le XVI^e siècle, et en particulier au théâtre, par le truchement des personnages devenus mythiques de l'avare, de l'usurier, puis du financier : l'argent s'incarne dans Volpone et Corbaccio chez Ben Johnson, Shylock chez Shakespeare, Harpagon chez Molière, Turcaret chez Lesage. L'argent prend forme dans le roman dès le XV^e siècle grâce à l'abbé Prévost et sa Manon Lescaut, dont Maupassant a pu dire que, pour elle, « l'argent et l'amour n'étaient qu'une seule et même chose ». Mais c'est évidemment le XIX^e siècle, grand siècle à la fois du roman et de la bourgeoisie conquérante, qui confère à l'argent, dans la fiction romanesque, une place centrale, à tout le moins chez Balzac et chez Zola : l'argent et la passion ne peuvent y être dissociés, l'argent fait corps avec le mouvement de la création romanesque. L'argent est partout dans les *Scènes de la vie parisienne*, mais aussi les *Scènes de la vie de province*, et pas seulement dans ces personnages éternels de Grandet, Nucingen, Birotteau et Gobseck : les destins romanesques épousent les mêmes courbes et les mêmes rythmes

³ *Essais et écrits de combat*, Éd. La Pléiade, T. I, p. 376. V. _gal. J.-N. Jeanneney, *L'Argent caché*, Fayard, 1981, p. 10 et s.

⁴ A. Minc, *L'Argent fou*, Grasset, 1990.

⁵ Viviane Forrester, *L'Horreur économique*, Fayard, 1996.

que les affaires et la banque, l'argent est la seule clé des faits qui se déroulent devant nous, il commande toutes les destinées : la réussite sociale, le bonheur, ou au contraire l'échec, la tragédie et la mort. De même Zola utilise aux mêmes fins le matériau romanesque de l'argent dans *Les Rougon-Macquart*. La thématique de l'argent, par la force qu'elle donne aux grands romans de Balzac et de Zola, révèle ainsi sa vocation à l'épique : mais, par là même, elle met en lumière son effrayante ambivalence, objet à la fois de nos fascinations et de nos répulsions, ferment de destruction.

En écho à ce sombre tableau, la fresque grandiose brossée par R. Wagner dans sa *Tétralogie* illustre le pouvoir maléfique et la tyrannie de l'or : la malédiction d'Alberich ne s'achève qu'avec l'anéantissement du Walhalla et le retour de l'or à sa pureté originale : alors seulement peut commencer le règne de l'homme.

2. L'attention somme toute très minime accordée à l'argent dans *la réflexion philosophique*⁶, d'autant plus étonnante quand on songe au volume considérable d'œuvres philosophiques consacrées au pouvoir, à l'État, au droit, à la justice et à la morale, relève pour l'essentiel soit de la condamnation, soit de l'apologétique : le débat est donc centré sur la légitimité de l'argent.

Pour Marx⁷ « l'argent est la perversion généralisée des individualités qu'il change en leur contraire, en leur attribuant des qualités qui ne sont pas le moins du monde les leurs. Il apparaît alors comme la puissance corruptrice de l'individu, des liens sociaux qui passent pour être essentiels. Il transforme la fidélité en infidélité, l'amour en haine, la haine en amour, la vertu en vice, le vice en vertu, le valet en maître, le maître en valet, la bêtise en intelligence, l'intelligence en bêtise... Notion existante et agissante de la valeur, l'argent confond et échange toute chose : il en est la confusion et la conversion générales. Il est le monde à l'envers, la confusion et la conversion de toutes les qualités naturelles et humaines ».

Simmel, tout au contraire, s'est employé à légitimer l'argent : loin d'y voir un archaïsme corrompateur, il en fait le vecteur essentiel de la modernité. Il récuse tout jugement de valeur hâtif : pour lui, l'argent est un « simple moyen » ; la critique de l'argent ne procède en vérité que de la confusion entre l'argent lui-même et le désir de posséder, lequel se manifeste dans une économie monétaire aussi bien que dans toute autre forme de système économique : l'argent et la propriété ne s'identifient pas.

3. *L'approche juridique*, tout au moins dans sa phase la plus classique, témoigne dans l'ensemble d'une assez grande neutralité, ou en tout cas d'une volonté implicite de ne pas traiter de l'argent en tant que tel. Le droit ne connaît en général que du patrimoine, de la fortune acquise ou transmise, à travers le concept de propriété, légitimé dans une perspective personnaliste comme un droit de l'homme ; l'argent n'apparaît comme tel que dans son expression monétaire, comme traduction du prix ou comme substitut accordé en compensation de l'inexécution d'une obligation en nature ou à titre de réparation d'un préjudice moral. Le Code civil, sans ériger ouvertement l'argent en

⁶ Une anthologie de textes philosophiques sur l'argent ne réunirait que des fragments dispersés ou quelques passages de Platon, d'Aristote, de saint Thomas d'Aquin, voire de Hegel et de Nietzsche, sans composer un ensemble très substantiel.

⁷ *Œuvres*, La Pléiade, Éd. Rubel, T. II, p. 117 et 118.

valeur centrale et absolue, en fait cependant implicitement la valeur de référence par la méfiance qu'il manifeste à l'égard de la gratuité, suspectée de nourrir des mobiles inavouables ou dangereux dans une société marchande : les libéralités sont entravées par un lacs de règles strictes, la prodigalité est sanctionnée, la recherche du franc symbolique de réparation peu encouragée, les groupements à but non lucratif inquiètent et sont surveillés. La notion de chose hors du commerce n'a qu'un champ des plus limités : les valeurs non marchandes se réduisent de plus en plus aujourd'hui à quelques références symboliques (la personne humaine, et encore...), alors que l'on assiste, dans leur domaine d'élection, à la financiarisation de l'art et à l'industrialisation de la culture.

On assiste tout de même aujourd'hui, sinon à un renversement de tendance, du moins à une réaction qui se propose d'ériger le droit et l'éthique en contre-pouvoir de l'argent. En effet, les défenseurs mêmes du système de l'argent commencent à s'inquiéter, curieusement, de sa légitimation de plus en plus universelle et de sa reconnaissance quasi générale dans les mentalités collectives comme valeur centrale et absolue de la modernité : la mondialisation des marchés, la multiplication vertigineuse des masses de capitaux flottants, la création permanente de nouveaux produits financiers, la frénésie de la spéculation sous toutes ses formes, la banalisation de la corruption, l'irruption d'énormes capitaux d'origine illicite dans le système économique, effraient. Aussi certains voient dans le droit le seul contrepoids au totalitarisme de l'argent⁸ : toute quête de l'éthique passerait désormais par lui. Le droit ne saurait plus limiter sa vocation à la garantie de l'ordre social et à la sanction de ses transgressions : désormais, le marché et le droit sont indissociables et forment l'avvers et le revers d'une même réalité. Il faut que les manquements aux règles du jeu coûtent cher à leurs auteurs : mais n'est-ce pas en revenir au système de l'argent ? La transaction pénale ne montre-t-elle pas à l'évidence que tout a un prix et tout est négociable ?

⁸ A. Minc, *op. cit.*, p. 244, 268 et 269.